

Mai 2023

jeune cinéma



422

France : 8 €

Étranger : 12 €

**Films français à Cannes
Cinéma prolétarien allemand
Yusuke Iseya
Documentaires**

Michel Sportisse, Yannick Bellon, toute une tribu d'images, préface d'Éric Le Roy, Lyon, éd. Le Clos Jouve, 2023, 136 p., 24 €.

Il était temps qu'un ouvrage soit enfin consacré à une réalisatrice aussi particulière que l'auteure de *Quelque part quelqu'un*, *La Femme de Jean*, *L'Amour violé*, et autres films aussi bienvenus (et pas toujours reçus comme ils auraient dû l'être, tel *L'Affût*) - plutôt que redécouvrir à dates régulières Alice Guy, en la brandissant comme un étendard (en oubliant sa contemporaine étatsunienne Lois Weber, d'une dimension bien plus affirmée). Les articles que lui ont consacrés les revues de cinéma depuis quinze ans (et ce malgré son décès en juin 2019) se comptent sur les doigts des mains – on peut renvoyer sans honte à notre n° 392-393 (février 2019) qui revenait sur son itinéraire, à partir de son ultime *D'où vient cet air lointain ?*

Donc Yannick Bellon. Avec une belle idée, évidente lorsque l'on connaît la cinéaste, mais encore fallait-il la mettre en pratique : la relier avec une famille – plus qu'une famille, une tribu, comme le rappelle le titre – d'artistes diverses, toutes remarquables, une mère, Denise, grande photographe, une sœur, Loleh, fameuse comédienne et dramaturge, sans oublier un oncle, Jacques-Bernard Brunius, qu'on ne présente plus – et les différents compagnons de l'une et de l'autre, Jean Rouch, Henry Magnan, Jorge Semprun, Claude Roy. Difficile de finir épicière lorsqu'on a été nourrie à des sources aussi tonifiantes.

Michel Sportisse¹ décrit bien cette enfance/adolescence privilégiée, dans l'appartement parisien du quai de l'Horloge où passaient les amis de la mère et de l'oncle – les mêmes, membres du groupe surréaliste, d'Octobre ou d'Alliance-Photo, activistes remuants et inspirés. Il en restera des traces dans les œuvres des deux sœurs, même si, au cœur des années 50, d'autres influences surgiront, plus directement politiques.

Mais formation privilégiée ou pas, la carrière d'un cinéaste n'est jamais un chemin de roses - *a fortiori* d'une cinéaste. Si le chemin est désormais moins cahotique pour une apprentie-réalisatrice, l'accession au métier relevait, dans l'après-guerre, de la performance miraculeuse. Certes, il y avait Jacqueline Audry, réduite à des ouvrages de dames (d'ailleurs réussis), mais c'est tout.² *La Pointe courte* (1954) de Varda fut l'opération marginale d'une franc-tireuse. Pour les femmes, l'horizon était la table de montage, et pour les plus obstinées (mais combien ?), le court métrage.

Si *Goémons*, le premier court de Yannick, produit et tourné dans des conditions acrobatiques, n'avait pas obtenu le Grand prix du documentaire à Venise, nul doute que sa filmographie se serait achevée en 1948. Les lauriers obtenus lui auront permis de continuer. L'auteur revient dans le détail sur la décennie suivante, marquée par *Colette* (1952) et *Varsovie quand même* (1955) qui lui assurèrent une réputation suffisante pour que Joris Ivens lui confie en 1956 le sketch français de *La Rose des*



vents, *Un matin comme les autres*. L'interdiction du film (production RDA, donc soupçonnée de propagande communiste)³ mit un coup d'arrêt à tout projet personnel et c'est la télévision qui l'accueillit – la télé haut de gamme des années 60, côté *Bibliothèque de poche* ou *Point-Contrepoint*.⁴

Il aura fallu vingt-quatre ans pour que Yannick Bellon puisse devenir une réalisatrice de long métrage. Elle avait 24 ans en signant *Goémons*, 48 lorsque sortit, en 1972, *Quelque part quelqu'un*. Étrange film, « insolite », comme le qualifie Michel Sportisse, une mosaïque d'épiphanies capturées au cœur de la ville, un Paris en bouleversement - on peut voir le film comme un documentaire sur la forme d'une ville en train de disparaître, *Pompidou regnante* -, sans véritable sujet, sinon quelques visages reconnaissables qui émergent et quelques couples qui se croisent dans des trajectoires indéfinies. Dans le cinéma français contemporain, un tel

scénario soumis aux décideurs serait éliminé au bout de quelques minutes de lecture.

Tout autant sans doute que celui de *Jamais plus toujours*, tourné quatre ans plus tard, après l'intermède de *La Femme de Jean*, en 1974, et qui met en jeu une identique vision unanimiste – Sportisse les rassemble avec raison, car les deux titres ont en commun un même souci de narration éclatée, non-linéaire. *La Ville, le Temps, les Objets* : comme *Quelque part quelqu'un*, le film s'inscrit dans la catégorie des symphonies urbaines (dont on sait qu'elles ne font pas forcément partie d'un moment historique). Les cinq pages (63-68) que l'auteur leur accorde sont remarquables.

La trilogie de l'amour – *La Femme de Jean*, *L'Amour violé* (1978), *L'Amour nu* (1981) – possédait quelques années, décennies même, d'avance sur l'air du temps. Non que le divorce pour adultère n'existât pas, que le viol ait constitué un évé-

nement peu fréquent, que le cancer du sein fût une rareté. Mais ils n'étaient pas souvent l'objet d'un film, ou plutôt le sujet, et la caractéristique de chacun était ici d'être représenté selon une perspective féminine (pas féministe, dans la perception combative actuelle) ; France Lambiotte, Nathalie Nell ou Marlène Jobert interprétaient des rôles neufs dans le cinéma français, neufs comme le regard que Bellon leur faisait jeter sur la situation dramatique que chacune affrontait. « *Le fait qu'elles aient incarné des personnages de femmes souffrantes, dirigées, cette fois-là, par une femme fut un événement incroyable, gage d'une authenticité et d'une sincérité absolues.* » (p. 86)

Ses trois films suivants seront également des films « à sujet » - pas à thèse, évidemment -, précédant de plusieurs longueurs leur époque : en 1984, la bisexualité (*La Triche*) était

loin d'être admise (si tant est qu'elle le soit totalement aujourd'hui), la réinsertion des jeunes détenues par le théâtre (*Les Enfants du désordre*, 1989) était encore une expérience limite.⁵ Quant à *L'Affût* (1992) et sa défense d'un environnement fragile (la Dombes, dans l'Ain) et son plaidoyer écologique anti-chasse (bien que Michel Sportisse refuse de réduire le film à cette seule dimension, p. 100), il serait assurément mieux compris trente ans plus tard.

On peut avouer, la prescription étant venue, que cette trilogie du réel (ce que l'auteur appelle justement « *l'enracinement réaliste* ») nous avait semblé à l'époque moins chargée de vibrations : il ne s'agissait pas de la qualité propre de chaque titre, mais du fait que la parole féminine particulière qui retentissait dans les trois précédents avait perdu de sa singularité.⁶ La cinéaste continuait à tracer



Alain Michel, Nathalie Nell, Daniel Auteuil, *L'Amour violé* (Yannick Bellon, 1978)



un chemin hors consensus, ce qui n'est pas aisé – la preuve : l'échec de *L'Affût* la contraignit à remballer sa caméra. Elle ne la ressortira qu'au seuil du nouveau siècle, Chris Marker lui donnant l'occasion de réaliser en sa compagnie le très bel hommage à sa mère, *Le Souvenir d'un avenir*, qu'elle bouclera en 2018, avec *D'où vient cet air lointain ?*

Tous ceux qui ont connu le plaisir d'aller visiter Yannick Bellon, dans son repaire des Films de l'Équinoxe, niché au cœur de la galerie Véro-Dodat, le passage Pommeraye des Parisiens, en ont conservé un souvenir peu oubliable. Ceux-là se jetteront sur le livre de Michel Sportisse. On ne peut que conseiller aux autres d'en faire autant, le voyage en vaut la peine.

Lucien Logette

1. Déjà auteur, aux mêmes éditions, de *La Rome d'Ettore Scola* (2019) et de *Mauro Bolognini, une histoire italienne* (cf. JC n° 406-407, printemps 2022).

2. Ajoutons tout de même Andrée Feix, dont on aimerait découvrir les deux longs métrages, *Il suffit d'une fois* (1946) et *Le Capitaine Blomet* (1947).

3. On a pu découvrir le sketch dans les suppléments du coffret DVD *D'où vient cet air lointain ?* (cf. JC 392-393).

4. Notons qu'avant de travailler pour la télévision, elle monta, entre 1960 et 1963, quatre longs métrages de Pierre Kast, dont deux perles, *Le Bel Âge* et *La Morte-saison des amours*.

5. Cf. Robert Grélier, JC n° 303-304 (été 2006)

6. Une hypothèse : les trois scénarios ont été cosignés par Rémi Waterhouse (petit-fils de Brunius et petit-cousin de Yannick), au demeurant excellent scénariste (et réalisateur). Alors que les trois premiers étaient dus à Yannick seule...